

## *Ulysse* ou L'art de voyager dans sa tête

Francine Allard

Numéro 131, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69602ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Allard, F. (2013). *Ulysse* ou L'art de voyager dans sa tête. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (131), 32–34.

# Ulysse ou L'art de voyager dans sa tête

*Les mots de l'orage si souvent prononcés  
Haine et attachement se chevauchant nuit et jour  
Dans la perversité incomprise  
Joyce qui rit  
Joyce qui pleure  
Jekyll et Hyde enfin réunis  
Qui réveillent les Dublinois  
Nageant à la surface de leur Guinness  
Le prince et le pauvre vivant dans la galère du feu*

Par

**Francine Allard\***

Je suis née dans une famille où posséder une étagère  
avec des livres était la preuve irréfutable d'une grande vie intellectuelle.

Intellectuels, mes parents ne l'étaient pas. Toutefois, ma mère était abonnée au théâtre avec Gisèle, la femme du juge Lessard, et il devenait impératif pour elle de lire, de s'intéresser à l'histoire de l'art, d'adopter quelques expressions inusitées empruntées à cette ancienne comédienne, amie de Béatrice Picard. Ma mère était abonnée au Cercle du livre de France et recevait par la poste un livre par mois. Elle devait les lire parce qu'après avoir tranché les pages au coupe-papier, elle les classait sur les rayons de son étagère qui trônait dans le salon de notre petit quatre pièces et demie à Verdun. J'avais remarqué qu'elle portait certains titres sur le dessus de sa grande armoire, coincés entre deux appuie-livres, et d'un

regard sévère, elle me faisait comprendre que ces livres n'étaient pas pour une jeune fille bien élevée. Du haut de mes douze ans, je pouvais apercevoir, tout en étant empêchée de les lire, *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir, *Le temps des jeux* de Diane Giguère, *Adrienne ou La vie de Mme de Lafayette* d'André Maurois, et *Doux-amer* de Claire Martin. Pierre Tisseyre (CLF), qui est devenu mon éditeur puis mon employeur, avait beaucoup de flair pour les livres écrits en français. Il puisait au cœur d'une littérature riche des titres qu'il faisait traverser en bateau jusqu'à la petite étagère de ma mère.

Mine de rien, je commençai à lire certains titres licites, ceux qu'elle mettait à ma disposition, mais



Francine Allard



Photo : ©Maxime G. Delisle

\*Francine Allard a passé plus de vingt ans à hanter le milieu littéraire, signant lettres et horions à la défense d'une société si rébarbative à ses écrivains. Elle a écrit 1310 textes pour blogues à une époque où naissait cette pratique sous la rubrique « Merde Allard ! » Elle a aussi publié 55 ouvrages de tous les genres et pour tous les lectorats. Elle habite Oka et a reçu en novembre 2012 le Prix du Conseil de la culture des Laurentides pour sa trilogie *La couturière* (Trois-Pistoles). Toujours en 2012, elle a publié aux Éditions d'art Le Sabord un recueil de poésie, *L'âme inconsciente du pétoncle*, qui en a fait réagir plus d'un, et signé les poèmes d'un album pour tout-petits avec Martin Léon, qui les interprète : *Cabrioles et ritournelles* (Planète rebelle). Le deuxième tome de son roman à deux volets, *De l'eau sur le papier, L'enfer de Diderot*, est paru en mars 2013 chez Trois-Pistoles (voir p. 35).

aussitôt que mes parents s'absentaient, je m'enfermais dans la salle de bains, libre de ma gardienne, pour lire les romans qui autrement m'étaient interdits.

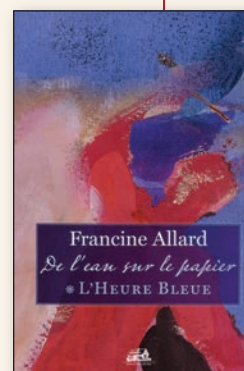
Je m'efforçais de comprendre des propos trop matures pour moi qui venais à peine de quitter la comtesse de Ségur et les romans de Magali. Je relisais les phrases plusieurs fois, je consultais souvent un vieux Larousse en lambeaux, je me vantais auprès de mon cousin quand j'allais le visiter au Grand Séminaire de Montréal que je lisais, moi aussi, les œuvres de Claudel ou de Daniel-Rops.

Je voulais faire mon cours classique. Absolument. J'étais la seule fille parmi toutes mes cousines qui allait devenir une intellectuelle, échappant du coup aux sciences à tout prix et m'assurant une étagère porteuse de livres, dans ma chambre.

Je me rendis ainsi jusqu'au Collège Sainte-Marie où les jésuites avaient nettoyé le terrain pour nous le

rendre propice à la lecture. À cette époque, aucun auteur québécois dans la liste de Maximilien Laroche. Des auteurs classiques, des vieux, des morts, des plates, des prétentieux, mais des auteurs qui allaient « faire » plusieurs écrivains parmi une faune hétéroclite de premiers cégépiens et universitaires *uqamiens*.

Un de nos enseignants avait toujours le même livre entre les mains. Du début de l'année jusqu'à la fin, il tenait la traduction d'*Ulysse* d'un certain James Joyce, livre aussi lourd qu'un dictionnaire. Il le posait sur un rebord de fenêtre ou sur le pupitre d'un élève quand il n'en pouvait plus de le porter. Parfois, il remontait ses lunettes, ouvrait son bouquin à la page désirée grâce aux douzaines de signets, découpés dans



de vieilles photos au carton rigide et coloré, se raclait la gorge pour surtout attirer notre attention, et se mettait à nous lire un extrait avec une admiration exagérée. Nous avions baptisé ce professeur Mister Bloom. Bloom comme dans Leopold Bloom, l'absent tel que l'était Ulysse, parti en voyage pendant que les souris dansaient dans sa maison.

Je le soupçonnais d'aimer se promener en robe de chambre jaune dans toute la maison, de recevoir des amis, d'ouvrir au facteur, tout en se barbifiant, comme le Buck Mulligan de son *Ulysse*. « Vous savez, messieurs et mesdemoiselles, le génie de Joyce, c'est d'avoir écrit près de mille pages sur une seule journée dans la vie de personnages multiples avec un style éclaté. »

Jamais ne m'était-il arrivé de vouloir lire *Ulysse* ou toute autre œuvre de Joyce. Je trouvais l'auteur dépravé, axé sur sa petite personne, pompeux, fat ; il m'était de toute façon résolument antipathique. Je me suis rendue jusqu'à un âge tardif sans l'avoir lu. Puis, un jour, j'ai acheté *Ulysse* pour épater mon ami Laforest qui voue à *Ulysse* un culte inextinguible. Qui a même mémorisé le premier chapitre en entier et qui se fait une gloriole de le réciter à ses étudiants du secondaire. « Majestueux et dodu, Buck Mulligan parut en haut des marches, porteur d'un bol mousseux sur lequel reposaient en croix rasoir et glace à main. L'air suave du matin [...] ». Je l'ai d'abord acheté en anglais, moi qui m'endors en lisant le *Time Magazine* à cause de ma semi-incompréhension de cette langue. L'année suivante, j'ai acheté *Ulysse* en traduction

française, décidée enfin de devenir une adepte des voyages intérieurs d'un auteur dublinois juif-protestant qui avait pour les femmes une outrageante opinion, et pour lui-même, un amour égoïste sans bornes, un pervers qui prenait son pied à passer aux urinoirs avec un de ses personnages afin d'y comparer le jet de leur engin respectif.

J'ai lu une centaine de pages, quand même ! Et j'ai rangé mon

livre. J'écoutais, sans entendre, mon ami Laforest, exalté, glorifier l'œuvre de cet auteur irlandais qui m'intriguait, mais ne m'attirait pas. Cela a duré plus de trente ans. J'ai déménagé trois fois les livres de mes bibliothèques après avoir soulagé ces dernières de tous les romans que je ne relirais pas. Jamais n'ai-je songé à

me défaire des deux *Ulysse*, car j'avais l'impression que j'avais quelque chose à prouver en m'y attelant une fois pour toutes. Il y a quelques années, mon éditeur Victor-Lévy Beaulieu a publié *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*. Depuis *Je m'ennuie de Michèle Viroly*, roman que j'avais détesté, je n'avais rien lu du verbomoteur littéraire qu'est VLB. Cette fois, j'ai lu son ouvrage sur Joyce. Et j'ai été séduite, emballée, *flabbergastée*. En même temps, je n'ai pas pu m'empêcher de lui écrire que lui et James Joyce n'étaient en fait qu'une seule et même personne. Je croyais que VLB n'allait plus m'adresser la parole ; il a été, au contraire, très touché. Lui et Joyce violemment pervers, masochistes et misogynes. L'ego torturé, les chasses ouvertes sur le monde, curieux, impliqués politiquement, le risorius à l'affût, de la révolte et de la vigueur dans le propos. Joyce et Beaulieu.

J'allais me servir du traité joycien de Beaulieu pour arriver à apprivoiser *Ulysse*. C'était décidé. Laforest n'allait pas ensuite rapporter partout que je suis une inculte. Je ferais partie des disciples de Joyce.

J'ai finalement relu les mêmes cent pages d'*Ulysse*. Et je n'ai pas davantage apprécié. Rien retenu. Et je ne recommencerai pas. Combien de fois ai-je affirmé que ce n'est pas parce que je n'ai pas le bon pas que je ne fais pas partie de la parade ? J'ai assez appris sur James Joyce en lisant l'ouvrage de VLB, assez appris sur son talent d'écrivain et son sens inné de la poésie pour m'éviter la souffrance qu'occasionnerait la lecture d'*Ulysse*. J'ai lu la biographie de Joyce et je lui ai même écrit un poème. Et j'en sais suffisamment pour savoir quel zig il était. Et de quoi traite son livre. Et, ô combien il y a des tas de James Joyce qui nous assomment à vouloir nous impressionner. Quand on sait d'un écrivain où il est né, ce qu'il pense de ses semblables, toute l'affection qu'il a pour sa mère, toute la haine qu'il a pour les femmes rencontrées, nul besoin de s'assécher les iris sur les pages d'un livre immensément complexe. Puisque, tant qu'il y aura des Laforest pour s'en souvenir à notre place, nous pouvons dormir tranquilles.

*Ah, James ! Que ne fus-je point  
de ton époque  
Où l'écrivain flottait en  
détruisant tout sur son passage* **NB**

